Document généré le 17 avr. 2024 03:03

Meta
Journal des traducteurs
Translators' Journal

META

La traduction des niveaux de langue et des régionalismes de l'arabe en français dans le roman de Taïeb Salah, *Saison de la Migration vers le Nord*

Chédia Trabelsi

Volume 45, numéro 3, septembre 2000

La traduction dans le monde arabe

URI : https://id.erudit.org/iderudit/004505ar
DOI : https://doi.org/10.7202/004505ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)
1492-1421 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Trabelsi, C. (2000). La traduction des niveaux de langue et des régionalismes de l'arabe en français dans le roman de Taïeb Salah, *Saison de la Migration vers le Nord*. *Meta*, *45*(3), 465–474. https://doi.org/10.7202/004505ar

Résumé de l'article

Saison de la migration vers le nord est un roman arabe de l'écrivain soudanais Taïeb Salah. Il repose sur une diglossie qui se manifeste, d'un côté, par l'arabe soutenu de la narration et, de l'autre, par une mosaïque de niveaux informels et régionaux plus ou moins décodables selon l'origine du lecteur arabophone. Les deux traductions françaises de ce roman sont linguistiquement plus dépouillées. Leurs textes se partagent entre, d'une part, le français soutenu du récit et, de l'autre, des niveaux informels qui ont tous l'avantage d'être accessibles à tout lecteur francophone. Cette différence de niveaux delangue entre l'original et la traduction aboutit-elle pour autant à une traduction infidèle?

Tous droits réservés © Les Presses de l'Université de Montréal, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

La traduction des niveaux de langue et des régionalismes de l'arabe en français dans le roman de Taïeb Salah, *Saison de la migration vers le nord*

CHÉDIA TRABELSI
Institut supérieur des langues de Tunis, Tunis, Tunisie

RÉSUMÉ

Saison de la migration vers le nord est un roman arabe de l'écrivain soudanais Taïeb Salah. Il repose sur une diglossie qui se manifeste, d'un côté, par l'arabe soutenu de la narration et, de l'autre, par une mosaïque de niveaux informels et régionaux plus ou moins décodables selon l'origine du lecteur arabophone. Les deux traductions françaises de ce roman sont linguistiquement plus dépouillées. Leurs textes se partagent entre, d'une part, le français soutenu du récit et, de l'autre, des niveaux informels qui ont tous l'avantage d'être accessibles à tout lecteur francophone. Cette différence de niveaux de langue entre l'original et la traduction aboutit-elle pour autant à une traduction infidèle ?

ABSTRACT

Season of Migration to the North is an Arabic novel by the Sudanese writer Tayeb Salah. It is based on diglossia expressed, on the one hand, by the high form of Arabic in the narrative and, on the other hand, by a mosaic of informal and regional levels. The decoding process depends primarily on the origin of the Arabophone reader. Two French translations of the novel seem to be linguistically characterised by a sparse style. The texts of the translations display, on the one hand, a terse, high form of French for the narrative and, on the other hand, informal levels which are all accessible to a Francophone reader. Does this difference of levels of language between the original and the translated texts result in an unfaithful translation?

MOTS-CLÉS/KEYWORDS

roman, Soudan, traduction, niveaux de langue, diglossie

> *La traduction est une visée de communication qui ne se fonde pas sur une transparence initiale. C'est en confrontant des idiomes différents qu'elle crée par là même la possibilité de l'équivalence.* (Pergnier 1993)

Introduction

Saison de la migration vers le nord est le plus célèbre roman de Taïeb Salah, écrivain soudanais de langue arabe, né en 1929 dans le Nord du Soudan et considéré comme l'un des plus grands écrivains de sa génération. *Saison de la migration vers le nord* est le premier et le plus important de ses romans (ou plutôt longue nouvelle d'environ 170 pages, éditée par Dar Al Awda, Beyrouth, 1988), publié à la fin des années soixante et faisant partie d'une œuvre comptant moins d'une dizaine de nouvelles.

Ce roman est considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature arabe contemporaine, de par sa forme et son thème. Le thème évoqué n'étant pas exclusivement

arabe, le livre occupe une place de choix dans la littérature mondiale. Il traite du déchirement d'un intellectuel originaire d'un pays anciennement colonisé — représenté dans le roman par le personnage principal, Mustapha Saïd, successivement étudiant puis professeur à Londres, de retour à son pays natal, le Soudan — entre sa culture d'origine et celle de l'ancien colonisateur. Ce conflit culturel est illustré dans le roman par la recherche permanente de la séduction et de la conquête incessante et tragique des Anglaises. Il débouche sur un drame personnel, une perte d'identité totale, symbolisée par la mort ou disparition mystérieuse de Mustapha Saïd.

Vu l'importance littéraire de ce roman, il a été traduit dans plusieurs langues, notamment en français (ce qui nous intéresse ici), dans lequel il a été traduit deux fois. La première traduction a été réalisée par un Libanais, Fady Noun, et préfacée par Jacques Berque. Elle a été publiée chez Sindbad, à Paris, en 1972. Cette traduction se caractérise essentiellement par son côté condensé, tronqué, non intégral. Elle est réalisée en 130 pages dans l'édition ci-dessus mentionnée et a pour titre *Le migrateur*. Une deuxième version française de ce roman est parue à Paris, toujours chez le même éditeur, et, fait ô combien curieux, porte la même date d'édition : 1972 ! Elle a été réalisée conjointement par l'universitaire, écrivain et journaliste tunisien, Abdelwahab Meddeb, et le premier traducteur, Fady Noun. Cette version est intitulée : *Saison de la migration vers le nord*, traduction littérale voulue du titre arabe original[1]. En outre, et contrairement à la première traduction, Abdelwahab Meddeb a tenu à transmettre à ce second texte français « l'ampleur et l'intégralité du texte original[2] », d'où la longueur de cette traduction : 153 pages dans la même édition.

I. Les principales caractéristiques des deux traductions françaises

Étant donné que notre propos porte sur la comparaison des niveaux de langue en arabe et en français, nous nous contenterons d'exposer brièvement ce qui caractérise essentiellement ces deux versions.

Le trait principal de la première traduction, *Le migrateur*, réside en ce qu'elle est souvent plus idiomatique que la seconde. Cela se manifeste particulièrement par un choix de proverbes, de figures de style et d'expressions typiquement français et non pas traduits d'une manière très proche — quoique correcte — de l'arabe, comme c'est le cas de la seconde traduction. À titre d'exemples :

1) Exemple arabe, p. 92 (avec une transcription phonétique de l'arabe)
/inta ya wad rayyis rajol mkharaf ᶜaqlik kollu fi ras dhakarik u ras dhakarik sghir mithl ᶜaqlik/
Le migrateur (M)[3], 74 : « Tu radotes. *Ton sexe est aussi petit que ta cervelle d'oiseau.* »
Saison de la migration vers le nord (S)[4], 80 : « Tu radotes. *Ta cervelle est dans ton gland et ton gland est aussi petit que ta cervelle.* »

2) Exemple arabe, p. 106
/al aramilu fi hadhal baladi aktharu min juᶜil batni/
M, 83 : « Dans ce pays les veuves *poussent comme du chiendent.* »
S, 92 : « Dans ce pays les veuves sont *plus nombreuses que les ventres vides.* »

3) Exemple arabe, p. 119
/a shamsu al ana fi kabidissama tamaman kama yaqulul ᶜarabu/
M, 99 : « [Le soleil] *est au zénith* maintenant et va sembler immobile durant des heures. »

S, 103 : « Le soleil […] était maintenant *au zénith, battant au cœur du ciel, comme disent les Arabes.* »

Nous remarquons que l'image arabe /fi kabidissama/, littéralement « dans le foie du ciel », a été changée dans les deux versions : elle est devenue « au zénith ». Toutefois, la seconde traduction donne une image plus proche de l'arabe « au cœur du ciel » et traduit également l'expression originale qu'utilise l'auteur arabe pour commenter l'image arabe /kama yaqulul ᶜarabu/, « comme disent les Arabes ».

Autre caractéristique : contrairement à la seconde traduction, la version omet très souvent les marques culturelles arabes quand elles sont portées par des expressions arabes souvent idiomatiques, comme nous allons le vérifier dans ces exemples :

4) Exemple arabe, p. 85
/ᶜalayya attalaq kana ᶜindahu/
M, 68 : « *Je le jure* ! ce qu'il avait était […] »
S, 74 : « *Par le serment de la répudiation !* ce qu'il avait était […] »

5) Exemple arabe, p. 87
/ghadhiba ghadhaban shadidan wa tallaqa zawjatahu thalathan fil hini/
M, 69 : « Le mari d'Amina piqua une si violente colère *qu'il divorça sur le champ.* »
S, 74 : « Il divorça sur le champ *en invoquant l'irrévocable serment de la Répudiation.* »

De même, cette première version française ne semble pas se soucier autant que la seconde d'expliquer au lecteur français les spécificités de la langue, de la culture et de l'histoire arabes. Elle se contente, en effet, de rendre le sens qui reste parfois incomplet et le message ne passe donc pas intégralement au lecteur. Dans la seconde traduction, les traducteurs, conscients des différences culturelles entre les langues de départ et d'arrivée, enrichissent leur texte d'ajouts brefs pour restituer l'intégralité du message (ex. 1). Ils ajoutent également systématiquement des notes de bas de pages pour compléter les informations historiques (ex. 2), légendaires (ex. 3), architecturales (ex. 4) ou même relatives au calendrier musulman de l'Hégire (ex. 5). Par contre, nous n'avons trouvé de notes de bas de page, dans la première version française, que pour certains exemples seulement :

6) Exemple arabe, p. 121
/hadhihi ardhush shiᶜri wal momkini wabnati ismuha amal/
M, 93 : « Ma fille s'appelle *Amal.* »
S, 104 : « Ici c'est terre de poésie : tout est possible et ma fille s'appelle *Amâl, Espoir.* »
Ainsi, sans l'ajout de la traduction du prénom arabe *Amal*, le lecteur ne reçoit pas intégralement le message ; il lui manque le vouloir-dire de l'auteur/émetteur.

7) Exemple arabe, p. 90
/yashᶜuru arrajulu Ka annahu abu zayd al hilali/

Le migrateur n'ajoute aucune note de bas de page pour faire connaître au lecteur français (francophone) le personnage à la fois historique et légendaire d'Abou Zeïd Al Hilali. *Saison de la migration vers le nord*, par contre, ajoute une note explicative : « Abou Zeïd : héros d'une épopée populaire contant la migration des tribus arabes Béni Hilal vers le Maghreb » (S, 77). Par contre, pour ce qui est du pays légendaire, le Wâq Wâq, les deux traductions ajoutent la même note de bas de page (M, 73 et S, 79) :

8) « "Wâq Wâq" : contrée légendaire, située par les Arabes dans la Mer de Chine ou l'Océan Indien. »

Quand il s'agit d'ajouter une explication des spécificités architecturales de la maison soudanaise, les deux traductions expliquent également le terme « diwân » en bas de page, mais l'explication est légèrement différente :

9) M, 26 : « espace pour la conversation »
S, 19 : « espace réservé à la conversation »

Par contre, s'agissant de clarifier une date donnée selon le calendrier islamique, seule la seconde version ajoute, en bas de page, une note, bien que les deux traductions divergent du point de vue du sens :

10) Exemple arabe, p. 91
/hal nasita anna haj ahmid sa:fara ila misr sanata sitta/
M, 72 : « Oublies-tu que Hadj Ahmed s'est rendu au Caire *dans les années trente* ? »
S, 78 : « Oublies-tu que Hadj Ahmed s'est rendu au Caire en l'an six[1] […] ? »

[1] « C'est-à-dire 1306 de l'Hégire, soit circa 1883 de l'ère chrétienne. »

En outre, les deux versions françaises se partagent le fait qu'elles sont le plus souvent euphémiques, sauf dans de rares cas, comparées au texte original arabe. En effet, les propos à connotation sexuelle tenus par les paysans du village natal du narrateur, qu'ils soient directs ou rapportés, sont souvent atténués et enrobés en français. Ce trait ressort plus dans la première traduction, la seconde restituant un peu plus l'esprit de l'original.

Par ailleurs, nous avons remarqué que certains prénoms arabes ont été changés en prénoms étrangers, sans aucune explication de la part des traducteurs, ni dans la première ni dans la deuxième version : /sawsan/ dans le texte arabe (p. 149) devient Suzanne (M, 112 et S, 130). De même, le prénom de l'un des personnages féminins /bint Majdhub/ en arabe a été transformé en Bint Mahjoub dans les deux versions. De plus, seule la première version a changé le prénom d'une femme évoquée une seule fois dans le roman /mabruka/ (p. 135) en « Makrouba » (M, 103).

Tels sont les principaux traits de convergence et de divergence entre les deux versions françaises. Voyons maintenant les principales caractéristiques des niveaux de langue propres à la version originale arabe.

II. Les registres de langue dans le texte arabe

Taïeb Salah, l'auteur/émetteur, a recours à plus d'un registre de langue dans son roman. En effet, il émet dans un arabe recherché, soutenu, châtié, littéraire que tout lecteur arabophone instruit comprendra sans difficulté aucune, quelle que soit son origine. C'est le registre prestigieux du récit[5].

En outre, nous avons remarqué un second niveau de langue informel, plus familier, moins soigné, dans les dialogues et discussions entre les paysans du village de l'émetteur, ou dans les propos rapportés et ponctuant le récit. Ce style informel, comme nous allons le voir dans les exemples suivants, est plus familier du point de vue expression, syntaxe, lexique et morphologie :

11) Exemple arabe 1, p. 88
/wa qala fi kitabihil ᶜaziz anniswanu wal banun zinatul hayati addonya wa qoltu li waq rayyis innal qorana lam yaqol anniswan wal banun walakinnahu qala al malu wal banun/

M, 70 : « Et il est dit dans le Coran […] : « Les femmes et les fils sont la parure de la vie en ce monde ».
Je ne puis m'empêcher d'intervenir :
– Wad Rayyès, ce n'est pas « les femmes et les fils » mais « l'argent et les fils » *qu'il est écrit* dans le Coran. »

Cet échantillon arabe soutenu comprend un terme utilisé avec un pluriel familier /anniswan/ à la place de /annisa/ (les femmes). Nous allons retraiter plus loin de sa traduction française qui, elle, est un mélange de styles soutenu et familier du point de vue structurel.

12) Exemple arabe 2, p. 101
/qala li istashirihi fi kulli ma taf ᶜalina bakaytu wa qoltu lahu insjallah ma fi ᶜawaj/

Il est à remarquer que /ma fi ᶜawaj/ n'a pas été rendu par un style familier en français. Les deux versions l'ont traduit pareillement par un niveau de langue soutenu : « Dieu veuille qu'il ne se passe rien » (M, 80 et S, 88). Ce n'est d'ailleurs pas le seul cas où l'arabe familier est traduit par un français soutenu, ou dans tous les cas plus soigné, dans les deux versions. Les exemples de ce genre sont nombreux dans les deux traductions. Il arrive également — en dehors du même niveau prestigieux du récit arabe ou français — que l'original et la traduction adoptent le même niveau de langue informel et nous allons en voir des exemples ultérieurement. Ce registre de langue parlée est compris par tous les lecteurs arabophones, car il est proche de l'arabe soutenu. Dans ce contexte, nous avons noté des emprunts au turc connus dans tout le monde arabe — parce que propagés par le cinéma égyptien : /ya afandi/ (monsieur) — et d'autres termes empruntés à l'anglais et intégrés dans le dialecte soudanais comme /utumubilet/ (des automobiles), /qumandan/ (commandant), /radyuhat/ (des postes radios), etc. Ces termes, comme l'emprunt turc, ne présentent aucune difficulté de compréhension pour les lecteurs arabophones, quel que soit leur degré d'instruction, parce qu'ils sont répandus dans le monde arabe, où certains pays les ont empruntés au français et intégré à leur dialecte, adaptant des prononciations qui varient d'un pays à l'autre, d'une région à l'autre.

Outre ces termes aisément compris, le récit arabe comprend un seul cas d'emprunt où l'auteur/émetteur prend soin d'expliquer un emprunt qu'il utilise avec son équivalent arabe :

13) Exemple arabe, p. 30
/hadhihi laysat ᶜimama hadhihi barnita qobbaᶜa/

/barnita/ est l'emprunt et /qobaᶜa/ est le terme arabe pour désigner « chapeau ». Nous ne voyons pas la raison qui a poussé l'auteur à ajouter l'arabe à l'emprunt, d'autant plus que cet emprunt n'est pas utilisé uniquement au Soudan : il est également répandu en Tunisie et est très probablement d'origine italienne.

En plus de ces deux registres de langue, l'un soutenu, l'autre familier, l'auteur/émetteur transmet le message dans un niveau de langue populaire ou vulgaire, notamment dans les dialogues où des paysans évoquent leur vie sexuelle. Ce niveau de langue, qui ne présente aucune difficulté de compréhension (sauf de rares cas), est destiné à tout lecteur arabophone, de quelque pays arabe qu'il vienne. Toutefois, si ces trois niveaux de langue (soutenu, familier et populaire) ne posent aucun problème au lecteur arabophone instruit, voire au lecteur arabophone dont le niveau d'instruction n'est pas élevé — dans le cas des deux derniers niveaux —, l'auteur/

émetteur a plus d'une fois recours à d'autres termes et expressions familiers apparemment empruntés à d'autres langues, peu ou pas compris, même en contexte, par un lecteur arabophone non soudanais. Cela sera illustré plus bas.

Il est évident à ce niveau que l'auteur/émetteur a délibérément choisi de transmettre son message à plus d'une catégorie de destinataires arabophones : les Soudanais comme les non-Soudanais. C'est une mosaïque de niveaux de langue que Wandruszka appelle « langages » et que mélange l'auteur-émetteur à dessein, souvent dans un même passage, une même phrase. En effet, « nous avons tous plusieurs langages à notre disposition : l'un correct et officiel, un autre familier, un troisième vulgaire, un quatrième argotique, et nous passons avec la plus grande facilité d'un style à l'autre, parfois au beau milieu d'une phrase. » (Pergnier 1993 : 197). Toutefois, cette mosaïque linguistique est loin d'être reflétée dans la traduction française.

III. Les registres de langue dans les deux traductions françaises

De prime abord, il ne nous semble pas surprenant que le texte arabe présente deux niveaux principaux de langue, l'un formel, prestigieux — le registre littéraire de la narration, accessible uniquement au lecteur arabophone éduqué — et l'autre informel, relevant plus du style parlé qu'écrit — les registres familier, populaire, vulgaire, compris par un destinataire qui n'est pas forcément instruit, et décodé à différents degrés selon l'origine de ce destinataire. Cette situation est en effet à l'image de la situation linguistique diglossique qui caractérise le monde arabe et qu'illustrent toujours les nouvelles de Taïeb Salah, entre autres écrivains arabes, qui tiennent à donner une couleur locale à une œuvre de portée littéraire arabe. Il va sans dire que le degré de ces mélanges diffère d'une œuvre à l'autre, d'un écrivain à l'autre.

La langue française, par contre, n'opère généralement pas comme une langue diglossique. Du moins, si diglossie il y a, elle est loin d'être comparable à celle caractérisant la langue arabe. Les différences entre la langue savante arabe — littéraire et classique dans notre cas, donc beaucoup plus prestigieuse car apprise et approfondie dans les différentes institutions éducatives arabes, utilisée uniquement dans certaines situations très formelles, constituant le point de convergence de tous les arabophones instruits et facilitant l'inter-intelligibilité entre les différents dialectes arabes — et la langue arabe parlée, fût-elle transcrite, sont d'ordre lexical, morphologique, syntaxique, phonologique et intonatif.

À cause de cette diglossie, de ces différences existant parmi les pays, voire même les différentes régions arabes, il ne nous a pas été toujours aisé de décoder entièrement le message qu'on serait enclin de croire uniquement destiné aux lecteurs soudanais. La traduction française, dans ses deux versions, nous a même rendu accessibles certaines de ces difficultés lexicales. En effet, si l'auteur arabe a délibérément choisi d'émettre pour plus d'une catégorie de destinataires arabophones, le traducteur-émetteur, lui, vise un type unique de destinataire : tout lecteur francophone, de quelque horizon qu'il soit.

La langue française des deux versions de la traduction comprend en fait un registre soutenu, littéraire, comme c'est le cas en arabe : c'est la caractéristique du récit. De plus, et également à l'instar de l'arabe, elle utilise un registre de langue moins formel, parlé, familier et un autre, également parlé, mais populaire. Les deux niveaux de langue informels sont, comme en arabe, soit illustrés par les dialogues et discus-

sions entre paysans du village « au tournant du Nil », soit intercalés, ici et là, dans le récit soutenu, dans les propos des villageois rapportés par le traducteur/émetteur. Le narrateur lui-même a parfois recours à des expressions informelles dans certaines circonstances. Ce style informel présente des spécificités syntaxiques, comme dans l'exemple suivant dont nous avons vu l'équivalent arabe (texte arabe, p. 88 ; cet article, ex. 11) :

> M, 70 : « Et il est dit dans le Coran […] : « Les femmes et les fils sont la parure de la vie en ce monde. »
> Je ne puis m'empêcher d'intervenir :
> – Wad Rayyès, ce n'est pas « les femmes et les fils » mais « l'argent et les fils » *qu'il est écrit* dans le Coran »

De même, ce niveau informel se caractérise par un certain lexique « plus relâché », un lexique populaire, mais qui ne présente aucune difficulté de décodage pour le lecteur francophone, comme le montre cet exemple :

> 14) Exemple arabe, p. 85
> /u min yumha winta tirkab u tinzil ka annaka fahlu al hami:r/
> S, 72 : « Et depuis tu n'as pas cessé de *baiser* comme un âne infatigable. »

L'image arabe vulgaire /tirkab u tinzil/ (littéralement « tu montes et tu descends ») a, nous le voyons, été traduite par le verbe populaire « baiser ». Cela est un autre exemple[6] qui montre que les niveaux des langues arabe et française ne coïncident pas toujours aux mêmes endroits. Mais il arrive souvent que les deux traductions adoptent le même registre de langue au même moment. C'est un exemple que le narrateur rapporte ; les propos ne sont cependant pas ceux des paysans : ils sont tenus par un locuteur instruit, Mustapha Saïd, mais dans une situation particulière.

> 15) Exemple arabe, p. 39
> /Waqafat qubalati wa nadharat ilayya bi<u>s</u>alafin wa burudin wa shayin akhara wa fatahtu fami li attakallama lakinnaha dhahabat wa qoltu lisa:<u>h</u>ibatayya man hadhihi al ontha/

Le narrateur rapporte ici des propos qu'il a tenus dans un pub à Londres alors qu'il était dans un état d'ébriété très avancé et en galante compagnie, et qu'il s'enquérait au sujet d'une femme qui le dévisageait. Le ton est méprisant et révèle une sorte d'attrait sexuel, non avoué, pour la femme. C'est cette situation qui n'est pas « formelle » qui confère à l'expression arabe /man hadhihi al ontha/ (littéralement « Qui est cette femelle ? ») une connotation péjorative, à la limite du vulgaire :

> M, 38 : « Elle me dévisagea avec arrogance, froideur… et autre chose. Avant d'avoir eu le temps d'ouvrir la bouche, elle était déjà repartie. « *Qui est cette femelle* ? » demandais-je aux filles. »

Un autre exemple illustre bien cette coïncidence de niveau de langue — il s'agit ici d'un même style familier — entre l'arabe et le français, même si l'arabe est ici plutôt imagé.

> 16) Exemple arabe, p. 85
> /haddithi:na ya bint majdhu:b ayyu azwajiki kana a<u>h</u>san faqalat wad al bashi:r faqala wad al bashi:r il kahyan it^ᶜaban kanat al ^ᶜanzu takulu ^ᶜasha:hu/
> S, 72-73 : « – Dis-nous […] lequel de tes maris était le plus puissant ?

– Wad el-Béchir.
– Wad el-Béchir ? […] *Ce petit fatigué !* Les chèvres lui mangeaient son dîner ! »

Il est à noter que nous n'avons pas remarqué de divergences morphologiques, en comparaison avec ce niveau soutenu, dans les niveaux de langue familiers et populaires français utilisés dans cette traduction. Il existe bien sûr des registres de langue français, en dehors de cette œuvre, qui présentent aussi bien des différences morphologiques que phonologiques : ce sont essentiellement les différents parlers locaux et régionaux, les dialectes et patois des différents villes et villages de France[7].

Cela nous amène à dire que ce roman arabe est plus riche du point de vue des registres de langue que sa traduction française, plus dépouillée sur ce plan. En outre, la différence de taille entre le texte arabe et le texte français est que ce dernier ne présente à aucun de ces trois niveaux — soutenu, familier et populaire — de difficultés lexicales. Le texte français est accessible à tout lecteur francophone. C'est grâce à la traduction, comme nous l'avons signalé plus haut, que nous avons pu décoder ce qui était opaque en arabe, surmontant du coup le manque de transparence inévitable pour tout lecteur arabophone non soudanais. Nous en voulons pour preuve les trois exemples suivants :

17) Exemple arabe, p. 126
/mustashfa wahi:don nusa:firu lahu thala:thata ayya:min annisa: yamotna athna: al wadhᶜi la tu:jadu da:ya wa:hida mutaᶜallima fi ha:dhal baladi/
M, 96 : « Il n'y a qu'un seul hôpital […] à trois jours d'ici ; les femmes meurent en couches. Il n'y a pas de *sage-femme* diplômée dans notre localité. »

/da:ya/ est un terme apparemment emprunté que nous — non-Soudanais — ne connaissions pas. Toutefois, nous en avons d'emblée décodé le sens en contexte, sans même recourir à la traduction. Celle-ci n'a fait que confirmer qu'il s'agit bel et bien d'une sage-femme.

18) Exemple arabe, p. 74
/Wa nammorru bi bina:in fi montaṣafi tama:mihi wa asaluhom ᶜanhu fa yaqu:lu ᶜammi shafkhana lahom hawlon la yastatiᶜuna bina:aha/
M, 60 : « Nous passons contre une bâtisse […] à moitié achevée : « *Un dispensaire*, dit mon oncle […]. Un an qu'ils n'arrivent pas à terminer. »

Il est évident, de par le contexte, qu'il est question d'une bâtisse. Mais le terme /shafkhana/ n'est pas un terme arabe. Il serait difficile, dans ce contexte, à un non-Soudanais d'en saisir le sens exact. Il s'agit là d'un emprunt apparemment courant au Soudan, voire dans certains pays du Moyen-Orient. Le contexte, cependant, n'en clarifie pas la fonction précise. Seule la traduction nous en a révélé le sens : la bâtisse fait fonction de dispensaire.

19) Exemple arabe, p. 144
/Kutubon saghiraton mudhahhabatul hawafi fi hajmi waraqatil katshina/

/katshina/ est certainement un emprunt répandu au Soudan. Il est totalement opaque pour un lecteur non originaire de la région. Le contexte n'aide pas à en comprendre le sens. Sans la traduction, il serait indécodable :

S, 109 : « de petits livres dorés sur tranche au format *d'un jeu de cartes* »

Il existe plus d'un exemple de ces trois formes de difficultés lexicales dans le texte arabe (décodable en contexte ; approximativement décodable ; totalement indéco-

dable), difficultés dues à l'émission dans un pur dialecte soudanais ou dans un parler très local(isé) — un patois ? — d'un certain village se situant dans ce pays. Nous sommes convaincus que les deux traducteurs — Noun, le Libanais, et Meddeb, le Tunisien, donc non-Soudanais et non-destinataires de ce registre de langue — ont dû se faire décoder le message par une personne originaire de la région, voire même par Taïeb Salah lui-même. Leur traduction est certes moins riche que l'arabe de l'auteur/émetteur, pour ce qui est des niveaux de langue. Elle n'en est pas moins plus accessible, car ouverte à tout lecteur francophone. Ceci illustre bien que « ce n'est que par *un* dépassement de son propre idiolecte que le traducteur, par un effort de communication dont il est le centre, met en contact deux idiomes à travers un message » (Pergnier 1993 : 207).

V. Conclusion

Une question pourrait se poser à ce niveau : ne valait-il pas mieux, pour rester fidèle à l'ampleur des registres de langue et à la richesse locale du texte original, que les deux traducteurs émettent le message avec des difficultés lexicales françaises équivalentes, en faisant appel, par exemple, à un registre de langue propre à un parler local, régional, voire même à un patois d'un village français ? Un lecteur francophone instruit, forcément originaire d'un pays ou d'une région donnée, aurait ainsi expérimenté les mêmes niveaux d'opacité lexicale que le lecteur arabophone de Taïeb Salah. Autrement dit, ne valait-il pas mieux, afin de rester fidèle à l'intention de l'auteur/émetteur arabe, donner une version française qui aurait également plus d'un type de destinataire francophone ?

La tâche aurait été indubitablement ardue : il aurait fallu être non seulement natif de la langue française — ce qui n'est pas le cas des deux traducteurs — mais appartenir à une région spécifique de France, ou tout au moins maîtriser un parler local.

En outre, si nous partons du fait que toute traduction n'est pas une opération d'identité mais une opération d'équivalence, elle est forcément infidèle, quelque part, à des degrés différents. Si nous prenons également en considération le fait que tout traducteur, face à un texte aussi dense que celui de Taïeb Salah, sélectionne forcément les aspects les plus pertinents, selon lui, à traduire, qu'il est libre de ne pas avoir les mêmes intentions que l'auteur initial, il est alors libre de transmettre son message à un seul type de destinataire. Cette marge de liberté est d'autant plus importante qu'il s'agit d'une traduction littéraire. Si nous admettons de même que la fidélité en traduction n'est pas forcément une fidélité à tous les aspects constitutifs du texte original ; elle est alors plutôt fidélité à l'effet général produit par le texte original de départ. Si, enfin, nous prenons en compte qu'une vraie traduction a une visée essentiellement communicative, que nous prenons ces quatre facteurs en considération, nous pourrons alors dire que Fady Noun et Abdelwahab Meddeb ont réussi à donner une version française — même s'il en existe deux en réalité — qui, sans être identique, est globalement fidèle et équivalente à l'original. Sans entrer dans les détails concernant l'esthétique de la traduction, ce qui dépasserait le cadre de notre propos, cette traduction a le mérite d'être totalement accessible et pallie le manque de transparence de certains passages du texte arabe.

NOTES

1. Voir la note du traducteur Abdelwahab Meddeb figurant sur la page de garde de cette seconde version.
2. Voir note 1.
3. Abréviation qui sera adoptée pour désigner *Le migrateur*, traduction de Fady Noun.
4. Abréviation qui sera adoptée pour désigner *Saison de migration vers le nord*, traduction de Abdelwahab Meddeb.
5. Il est à signaler que sous le titre *Le migrateur*, il est mentionné, en petits caractères, « *récit* traduit… » alors que *Saison de migration vers le nord* porte la mention « *Roman* traduit… ».
6. Nous en avons déjà vu une illustration à II. 2) dans « Dieu veuille qu'il ne se passe rien ».
7. Voir des exemples de ces types de niveaux de langue dans Pottier (1975 : 14-15).
8. Ce qui répondrait à la question posée par J. C. Catford (1965) : « Qui traduit ? ».
9. Ce qui répondrait à la question posée par J. C. Catford (1965) : « Pour qui traduit-on ? ».
10. Ce qui répondrait à la question posée par J. C. Catford (1965) : « À quelle fin traduit-on ? ».

RÉFÉRENCES

Catford, J. C. (1965) : *A Linguistic Theory of Translation*, London, Oxford University Press.

Pergnier, M. (1993) : *Les fondements sociolinguistiques de la traduction*, Lille, Presses Universitaires.

Pottier, B. (1975) : « Les langues dans le monde : une tour de Babel », *Comprendre la Linguistique*, Paris, Centre d'étude et de la promotion de la lecture, coll. « Marabout Université ».

Salah, T. (1972) : *Le migrateur*, trad. Fady Noun, Paris, Sindbad.

—— (1972) : *Saison de migration vers le nord*, trad. Fady Noun et Abdelwahab Meddeb, Paris, Sindbad.